



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

55 | 2017

Les écoles du peuple à l'ère des révolutions
(1815-1880)

Randall D. LAW (ed.), *The Routledge history of terrorism*

London-New York : Routledge, 2015, 527 p., £ 175

Gilles Malandain



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5373>

DOI : 10.4000/rh19.5373

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 232-234

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Gilles Malandain, « Randall D. LAW (ed.), *The Routledge history of terrorism* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 55 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5373> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5373>

Ce document a été généré automatiquement le 5 janvier 2021.

Tous droits réservés

Randall D. LAW (ed.), *The Routledge history of terrorism*

London-New York : Routledge, 2015, 527 p., £ 175

Gilles Malandain

RÉFÉRENCE

Randall D. LAW (ed.), *The Routledge history of terrorism*, London-New York : Routledge, 2015, 527 p., £ 175.

- 1 Un tel volume collectif (31 auteurs, pour 32 chapitres/articles) permet une introduction, par le versant historien, au champ des *terrorism studies* qui s'est développé, essentiellement dans un cadre anglophone, depuis les années 1970 et plus encore après le choc du 11 septembre 2001. Il ne s'agit pas tant d'une « histoire du terrorisme » qui se voudrait linéaire et complète, que d'une collection d'essais sur la notion de « terrorisme », d'abord situés dans le temps et l'espace (parties 1 à 4), ensuite consacrés à des thèmes généraux (parties 5 et 6). Tout en reconnaissant l'impossibilité de partir d'une définition satisfaisante et stable du « terrorisme », surtout dans une démarche rétrospective, l'introduction générale de Randall Law postule malgré tout qu'on peut retrouver du terrorisme avant que le terme lui-même émerge dans son acception contemporaine, entre la Révolution française et le dernier tiers du XIX^e siècle. A « l'âge du terrorisme » qui débute alors, le problème terminologique ne disparaît pourtant pas : d'un bout à l'autre de l'ouvrage, la question de la définition de l'objet revient sans cesse. Le mot désigne (mal) plusieurs choses à la fois, mais il semble tout aussi difficile de s'en passer que de lui assigner un sens univoque¹. Ici, le problème se surmonte de deux manières : d'abord par l'adoption d'un sens large et extensif, qui assimile pratiquement « terrorisme » et « violence politique »² et intègre la notion de « terrorisme d'État », ensuite par l'ouverture à la réflexion critique sur la construction et l'usage des catégories – effort réflexif d'ailleurs nourri par le souci d'historiciser la notion de terrorisme, pour ne pas s'en tenir au discours présentiste et stigmatisant de

la « guerre au terrorisme » (depuis Reagan), dont on perçoit bien le poids très lourd sur ce champ de recherche, surtout dans le cadre américain³. L'équilibre maintenu entre ces deux options donne au volume une cohérence scientifique, et lui permet de raconter une histoire des formes de violence qu'on peut qualifier de « terroristes » tout en soulignant à peu près continuellement les limites de ce positivisme.

- 2 Les chapitres qui traitent du XIX^e siècle sont surtout ceux de la 2^e partie, « L'émergence du terrorisme moderne ». Elle s'ouvre par un article de Mike Rapport sur la Terreur, qui situe dans la Révolution française les fondements à la fois messianiques et « nihilistes » du terrorisme contemporain, sous toutes ses formes. Appuyé sur une bibliographie strictement anglophone, il propose également un examen, très rapide, du premier XIX^e siècle européen. Peut-être parce qu'ils nous dépayseraient davantage, les articles suivants paraissent plus instructifs. En brossant un vaste panorama des diverses formes de « terreur » en Amérique du nord, « de la période coloniale jusqu'à John Brown » (donc jusqu'à la veille de la guerre de Sécession), Matthew Jennings illustre certes la dilution de la notion de « terrorisme » appliquée tout à la fois à la violence de conquête et d'expropriation des Indiens, à certaines pratiques de guerre entre Européens, à la violence esclavagiste comme aux révoltes qu'elle suscite, aux violences anti-immigrants..., mais il montre aussi les enjeux d'un regard critique sur la violence fondatrice dans l'histoire des États-Unis. Montrer que le « terrorisme » ne fut pas toujours ni uniquement un pur produit d'importation, étranger au génie américain, n'est évidemment pas anodin. En écho, les articles de Thai Jones et de R. Blakeslee Gilpin (chap. 9 et 10) soulignent à leur tour l'importance d'un terrorisme « domestique » dans les États-Unis du second XIX^e siècle (et au-delà) : violence « anarchiste » d'une part, souvent attisée par la répression politique et la dureté des conflits du travail, « terrorisme racial » ou « suprémaciste » d'autre part, qui sévit dans le Sud vaincu, depuis l'assassinat de Lincoln jusqu'aux années 1960. Entre-deux, les chapitres 7 et 8 nous ramènent en Europe. Dans un article très dense, « Les terrorismes entremêlés [*entangled*] dans la Russie impériale tardive », Martin A. Miller suit l'idée selon laquelle on ne peut traiter la violence subversive des révolutionnaires russes – la première à endosser l'étiquette « terroriste » – séparément de la terreur, à la fois préventive et répressive, et bien plus massive, qu'exerce l'État tsariste dès les années 1820⁴. Dans le cas russe, le rapport spéculaire entre terrorismes « d'en bas » et « d'en haut » est particulièrement frappant, du fait des nombreux agents doubles qui participent au développement du « terrorisme » à partir de 1878, sans oublier la formation en 1905 de milices contre-révolutionnaires tout aussi violentes. Plus événementiel, l'article très synthétique de Richard Bach Jensen suggère lui aussi de ne pas séparer l'analyse du « terrorisme anarchiste », à l'échelle mondiale, de celle du « contre-terrorisme » qui s'invente dans la même période (1878-1934) et dont il est un spécialiste reconnu. Au total, on peut noter le choix évident, dans cette partie (c'est moins vrai sur les XX^e-XXI^e siècles) de privilégier l'histoire des États-Unis, au détriment de l'Europe, de ses colonies, et surtout d'espaces comme les Balkans ou l'empire ottoman, pourtant considérés aussi comme des « berceaux » possibles du « terrorisme moderne ».
- 3 Enfin, certains articles de la dernière partie de l'ouvrage, « Critical Themes in the History of Terrorism », reviennent encore sur le XIX^e siècle. Celui de Beatrice de Graaf, professeure à Utrecht, sur l'histoire du « contre-terrorisme » (chap. 27), prolonge et complète ainsi utilement, sur un mode plus critique, celui de Jensen sur le moment

anarchiste. Elle montre notamment comment émerge, à la fin du siècle (on pourrait même sans doute remonter jusqu'à l'Europe de Metternich), une définition politico-policière du terrorisme comme complot transnational, irréductible à une série d'attentats localisés, qui fonde la légitimité et l'extension progressive d'une lutte [struggle] sinon d'une « guerre », présentée comme défensive et nécessaire. L'article d'Ann Larabee (chap. 29) aborde l'histoire du terrorisme, en particulier celui du second XIX^e siècle, sous l'angle des « technologies » et de l'usage des explosifs : en soulignant le niveau d'instruction scientifique des auteurs d'attentats, notamment irlandais ou russes (mais aussi par exemple bengalis en 1905-1910), et leur attention aux innovations, elle entend montrer à quel point le phénomène procède de la modernité, loin de constituer une « anomalie » aberrante dans le développement des sociétés industrialisées⁵. Il procède aussi de la modernisation de la guerre, dont des militants bien formés retournent les outils contre l'État guerrier pour se mesurer avec lui. À ce jeu, note finalement l'auteure, les « terroristes » restent cependant des artisans, aux moyens rudimentaires, et leurs armes les plus efficaces ne sont pas forcément les plus sophistiquées. Dans le chap. 31, Lynn Patyk traite pour sa part des liens entre littérature et terrorisme au XIX^e siècle, principalement en Russie, où la violence politique – à commencer par le despotisme tsariste – s'inscrit dans l'œuvre de la plupart des grands écrivains, dès la première moitié du siècle et plus encore à partir des années 1860, quand Tourgueniev (*Pères et fils*, 1862) et Tchernychevski (*Que faire ?*, 1863), inventent la figure ambiguë du « terroriste » – entre anti-héros « nihiliste » et « homme extraordinaire » prêt à tout pour servir sa cause – avant que Netchaïev ne l'incarne réellement, lui-même inspirant ensuite *Les Démons* de Dostoïevski... L'article rappelle encore comment cette figure russe a ensuite « colonisé l'imagination occidentale » à travers la littérature, seule capable, conclut l'auteure, grâce à la liberté qu'offre la fiction, de « médiatiser » le « terrorisme » et de le rendre pensable. Enfin, dans l'ultime partie du recueil, Richard Jackson présente un bilan riche et éclairant (qui aurait pu figurer en position liminaire) des *terrorism studies* du point de vue de l'un des principaux promoteurs du « tournant critique » (ou « constructiviste », mais il parle d'abord de « *literary turn* ») dans ce champ, tournant dont la revue *Critical Studies on Terrorism*, créée en 2008, est l'émanation. Jackson termine son texte sur une invitation aux historiens, dont il estime qu'ils pèsent encore peu, à joindre leurs efforts au travail de déconstruction de la « rhétorique du terrorisme » aujourd'hui si prégnante. L'ouvrage peut ainsi apparaître, dans une certaine mesure, comme une contribution à ce chantier critique⁶.

NOTES

1. Ami-Jacques Rapin, *Pour en finir avec le terrorisme. L'équivoque de la terreur, de la Révolution française aux attentats jihadistes*, Peter Lang, 2014.
2. Créée en 1989, la revue centrale du champ, également éditée par Routledge, s'appelle d'ailleurs *Terrorism and Political Violence*.

3. Voir aussi Isaac Land (ed.), *Enemies of Humanity: The Nineteenth-Century War on Terrorism*, New York: Palgrave Macmillan, 2008.
4. Martin Miller généralise cette approche dans sa synthèse *The Foundations of Modern Terrorism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.
5. Voir aussi le récent article de Sylvie Aprile, « Déposer un brevet sans déposer les armes ? Exilés et inventeurs français sous le Second Empire », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 53, 2016/2, p. 79-96.
6. Signalons aussi le *Oxford Handbook of the History of Terrorism*, édité par Carola Dietze et Claudia Verhoeven, dont les articles sont accessibles en ligne depuis 2014.